

# Le manuscrit du Diable

*par*

*Stone Cold Bush*

Quand je repense à tout ce qui s'est passé ces deux derniers mois, je ne peux m'empêcher, avec le peu de réalisme qu'il me reste, de penser que tout cela n'est pas *réel*. Mais les faits sont là. Je ne suis pas plongé dans un simple rêve cauchemardesque, mais dans un calvaire bien réel auquel je ne vois pas d'issue heureuse.

A ma place, beaucoup seraient devenus fous. Beaucoup d'autres n'auraient pas attendu bien longtemps avant de se loger une balle dans la tempe ou se retrouver suspendu au bout d'une corde. De charmants programmes auxquels j'ai résisté jusqu'à maintenant. Car ce que je tiens entre mes mains tremblantes en ce moment est si maléfique que je ne puis me résoudre à faire un tel acte sans m'assurer qu'*Il* ne sévira plus après ma mort.

C'est un foutu manuscrit. Trouvé dans le foutu grenier de ma foutue maison. Si le jour où je l'ai découvert, je l'avais laissé dans son coffre, peut-être qu'en ce moment je serais tranquillement installé sur mon chouette canapé en train de lire un chouette livre de Science-fiction, à guetter le moment où Maud, ma chouette petite femme, monterait coucher. Mais ce n'est pas le cas. Je suis redescendu avec. Et il est là, dans mes mains. Il me semble de plus en plus lourd.

C'était le 17 mai dernier. Le jour où ma vie a cessé de rimer avec calme et oisiveté. Maud et moi avions décidé de nous occuper du grenier une bonne fois pour toutes, en ce dimanche détestable du mois de mai. C'était un jour tout à fait opportun ; il pleuvait à torrent et la communication avec le continent, à cause d'une mer déchaînée, était coupée.

Après avoir déjeuné des tagliatelles aux langoustines, plat que j'avais moi-même concocté (la cuisine était un lieu réservé où Maud n'avait accès que pour se faire des tisanes à l'orge grillé ou à la menthe et parfois, le petit-déjeuner), nous montâmes au grenier par une trappe, qui jusqu'à notre installation avait été, pour quelque obscure raison, condamnée. De mémoire, elle ne l'avait pas toujours été. Cependant, je n'avais jamais vu mes parents y monter. Et la seule fois où j'avais posé la question à l'âge de huit ans, je n'avais eu pour seule réponse l'interdiction formelle de mon père d'y aller. Le week-end suivant, comme pour s'assurer que je ne désobéirais pas, il en avait lui-même condamné l'accès par la trappe.

Cette maison, j'y ai vécu pendant une bonne vingtaine d'années en tout. J'y ai grandi, connu tous les émois de mon adolescence, et bien d'autres choses encore. De ma vie, je l'ai quittée un peu moins d'une dizaine d'années quand je suis parti faire mes études. Puis je suis revenu sur l'île en janvier dernier avec Maud, après la mort de ma mère. Elle avait suivi mon père huit mois après que son cancer des poumons l'eût emporté. Quand je suis revenu ici, peu de choses avaient bougé. Mes parents, après mon départ, avaient considéré que cette maison était devenue trop grande pour eux deux. Ils voulaient quitter l'île et trouver une bicoque au calme dans les terres. Mais après mûre réflexion et les conseils orientés de ma part, ils avaient changé d'avis quelques temps plus tard. Ils aimaient cette île et les merveilles qu'elle abritait et avaient décidé d'y passer le restant de leurs jours. Ils avaient utilisé une petite partie de leur pécule pour rafraîchir le jardin dont ils n'avaient jamais vraiment eu le temps de s'occuper et retaper deux ou trois choses à l'intérieur. Mais dans l'ensemble la maison était telle que je la voyais dans mes souvenirs d'enfance. La maison profitait d'un panorama remarquable côté jardin, avec une plage abandonnée en contrebas et des bateaux de plaisance naviguant au loin. Et à mon grand étonnement, Maud l'avait adoptée dès son arrivée.

Il faisait frais dans le grenier et on pouvait entendre le souffle puissant du vent le long des tuiles du toit, ainsi qu'aux travers des quelques petites lucarnes qui le parsemaient et dont la plupart étaient

fêlées ou brisées. Autour de chacune d'elles, il y avait de la moisissure blanchâtre qui proliférait comme de la mauvaise herbe dans un jardin, parmi une multitude de toiles d'araignées.

Une infinité de choses avaient été amassées en vrac au fil des années et j'étais convaincu que si nous avions dû vider tout cela en peu de temps dans le cadre d'un déménagement par exemple, il aurait été bien plus simple de condamner à notre l'accès au grenier, tant le travail à abattre aurait été long et pénible. Mais en ce dimanche pluvieux, le cadre était bien différent. Maud et moi partions à la découverte. Et nous sentions qu'il y avait une foule de trésors dans ce grenier inquiétant avec ses poutres qui craquaient comme les vieux bateaux en pleine mer.

Alors que Maud farfouillait dans une cagette en bois qui contenait de nombreuses verreries, je découvris derrière un vélo rouillé dont les roues recouvertes d'une épaisse pellicule de poussière étaient à plat, un coffre en bois verrouillé à l'aide d'un cadenas au bout duquel la clé était encore fixée. Je retirai un lourd tapis roulé avec précaution et posé sur le coffre, puis découvris à l'intérieur ce qui semblait être des souvenirs de famille amassés là depuis des décennies voire des siècles. Je m'émerveillai de ma découverte, sortant une coiffe avec des plumes, un sabre de corsaire, un pistolet ainsi qu'un blason aux couleurs rouges et jaunes. Parmi ces objets, j'y trouvai un manuscrit datant de 1894 d'après la première page et qui avait été écrit par un certain François Pennec, mon arrière-arrière-grand-père en personne. Je poussai un petit cri d'émerveillement en prenant dans mes mains ce manuscrit tout droit sorti de l'imagination de mon ancêtre. Maud qui était en train de remuer un coffre à jouet, tourna vivement la tête vers moi, intriguée.

« Mon arrière-arrière-grand-père était écrivain je crois, m'expliquai-je avec enthousiasme.

— Vraiment ? s'étonna-t-elle, l'œil tout d'un coup attiré par une cage à oiseaux. C'est génial chéri. »

Nous restâmes dans le grenier jusqu'à la tombée de la nuit qui arriva assez vite. Nous finîmes nos investigations, Maud éclairée par une lampe à huile qui fonctionnait encore et qu'elle avait trouvée près d'un grand lustre en bois qui faisait penser à la roue d'un carrosse ; moi à la lampe torche. Quand nous redescendîmes enfin, nous nous promîmes de continuer notre exploration des lieux dans les jours à venir.

Promesse que nous n'avons toujours pas tenue à ce jour.

J'avais insisté pour emporter le coffre avec moi afin de l'entreposer dans mon cabinet de travail qui avait appartenu à mon père jusqu'à ce que son Dieu le rappelle à ses côtés. J'y posai un nouveau cadenas que j'estimais bien plus solide pour protéger les trésors de ma famille. Seul le manuscrit n'était pas resté dans le coffre. J'étais avide de lire comme je l'étais à chaque fois que mon auteur favori sortait un nouveau roman. J'étais à la fois fier et excité.

Le manuscrit était un livre de cent soixante-trois pages, soigneusement recouvert d'une épaisse couverture de carton sur laquelle avait été appliquée une fine toile de couleur rouge sang. Sur le plat de devant étaient inscrits le titre, LE MYSTERE DE L'ÎLE, le nom de l'auteur François Pennec en lettres dorées, ainsi que le dessin d'une dague au centre. Cinq saillies ornementaient le dos du livre entre lesquelles étaient dessinées des inscriptions qui m'étaient obscures. L'écriture impeccable et sans empâtement était agréable et parfaitement lisible. Je ressentais à chaque pages, un délicieux plaisir de terreur ajouté à un style qui, sans être foudroyant, était plutôt plaisant, surtout lorsqu'il était allié à quelques touches d'ironie et de sarcasme, que j'appréciais beaucoup.

A la fin du premier chapitre, je m'assoupis avant d'avoir pu lire une seule ligne du second, alors que je ne me sentais pas fatigué et me pensais même d'aplomb pour lire d'une traite le manuscrit de mon aïeul. A mon réveil, je me retrouvai la tête sur les cuisses de Maud qui me caressait les cheveux avec des gestes tendres mais mécaniques. La première chose qui me vint à l'esprit fut le manuscrit de François Pennec, qui reposait sur mon ventre de trentenaire grassouillet. Ce soir-là, je voulus continuer ma lecture, mais Maud insista pour que nous allions nous coucher et ses appels du pied ne me firent pas résister bien longtemps. Je rangeai alors le manuscrit dans le tiroir de mon bureau.

Je n'y pensai plus pendant un temps.

Le manuscrit s'était, pendant une courte période et aussi insensé cela soit-il, *effacé* de ma mémoire comme s'il n'avait en fin de compte jamais existé. Il était *réapparu* quatre jours après sa découverte dans le grenier. Ce jeudi soir-là, je venais de sortir entier et, à première vue, sans aucune séquelle

mentale de trois heures passées en compagnie de Corinne et Vincent Buhot, un couple d'amis – en ce qui concernait Maud – qui habitait sur les hauteurs de l'île.

Maud et Corinne Buhot travaillaient ensemble au Grand Hôtel de l'île de Brémont et depuis cinq ans, la forte amitié qu'elle avait lié avec ce couple parasitait ponctuellement ma vie. Mais par courtoisie, j'assurais le minimum syndical pour paraître un type agréable et heureux de partager cette amitié. Mais le fait était que je ne pouvais pas blairer Vincent Buhot avec ses tocs incessants qui me mettaient sur les nerfs, surtout lorsqu'il se mettait à me parler. Et que dire de cette habitude de se gratter les couilles toutes les cinq minutes, sans parler de ses idées qui se voulaient originales, intéressantes – amusantes *peut-être* ? – mais qui étaient non seulement risibles de bêtise mais surtout pathétiques d'ignorance et de crédulité. Quant à Corinne Buhot, le seul « intérêt » que j'avais trouvé en cinq ans, à cette personnalité qui frisait la crucherie, était la grande gêne lorsque je me mettais à parler de sexe, quel que puisse être le sujet. Depuis que j'avais remarqué son malaise, je me faisais un plaisir de la taquiner et voir son teint pâlot rosir, ses lèvres rétrécir et son regard se baisser. A croire qu'elle voulait à chaque fois creuser un trou profond sous son siège et s'enterrer vivante plutôt qu'entendre ce genre de conversation. Mais malheureusement, elle n'était jamais allée jusqu'au bout. A croire qu'elle n'était pas encore assez sottre pour mourir de cette manière.

Après avoir passé une soirée qui aurait pu s'éterniser bien plus longtemps si je n'avais pas employé des efforts aussi discrets qu'incommensurables pour foutre ces raseurs à la porte de chez moi, j'allai m'effondrer sur une chaise à la cuisine, une bière vissée dans la main et aussi épuisé que si je revenais de courir le marathon de New-York. Tout en dégustant ma boisson favorite, j'essayais de me convaincre, comme à chaque fois que le couple « Dugland » passait une soirée chez nous, de ne pas faire part à ma femme de la sensation de saturation que je ressentais en côtoyant *ses* amis. Et comme à chaque fois, quand elle me rejoignait, je réussissais à me raviser. Je ne pouvais pas me permettre de lui faire cela, après l'avoir presque séparée de force de *nos* amis dans la région des Landes pour aller s'installer dans une petite station balnéaire, sur une île du nord de la Bretagne. Pour finir, je me consolai en me disant que cela ferait une anecdote de plus à raconter à mes petits-enfants. Une touche d'humour dans une vie insipide, cela ne faisait pas de mal. Au moins ne me contenterais-je pas de leur conter les histoires de mes amis d'enfance.

« Encore à boire ? » s'exclama Maud d'une voix amusée et un regard qui dépeignait la malice complice nuancée d'une touche de reproche. « T'as vu tout ce que tu t'es enfilé pendant la soirée ? Heureusement que Vincent et Corinne ne viennent pas chez nous tous les soirs, tu deviendrais alcoolique à ce train-là ! »

— Oh ! Quand même pas », m'indignai-je tout en me disant qu'elle avait tout à fait raison.

« Tiens, j'ai trouvé ça sous le canapé tout à l'heure », dit-elle en agitant le manuscrit de mon aïeul François Pennec sous mon nez. « Tu ferais mieux d'apprendre à ranger tes affaires au lieu de t'enivrer mon chéri. »

Je la remerciai en déposant un tendre baiser sur sa bouche pulpeuse et gardai pour moi mon étonnement qu'elle l'ait retrouvé là alors que j'avais déposé dans un tiroir de mon bureau. Héberté, je me levai, abandonnant ma bière pour aller m'allonger sur le canapé et continuer ma lecture sans chercher plus loin. J'entamai le deuxième chapitre, avec une pointe d'excitation, avide de savoir ce qu'il allait arriver au personnage principal après qu'il ait assassiné d'une prostituée chez qui il était un client habituel. J'avalai les pages comme j'aurais englouti cul-sec un tonneau de ma marque de bière favorite et quand Maud me demanda de venir la rejoindre, je répondis par un distrait signe de tête, sans trop avoir compris ce qu'elle venait de me dire. Absorbé par ma lecture qui contait de façon frappante les agissements monstrueux du narrateur, j'attendais tout autant que je redoutais la prochaine tentation, la pulsion meurtrière qui allait survenir, imminente, implacable, délicieuse de monstruosité.

« Allez ! Réveille-toi Sylvain. Tu vas louper la correspondance. »

Je glissai de mon sommeil léger où j'entendais les tintements d'ustensiles de cuisine que je prenais pour une menace terrifiante, présage d'un massacre innommable. J'ouvris les yeux et me retrouvai face au visage doux et rond de Maud qui lissait ma barbe fournie.

« Qu'est-ce que je fous là ? » demandai-je d'une voix pâteuse.

« Tu as dormi sur le canapé gros malin. J'étais fâchée parce que je t'ai attendue deux heures pour une petite gâterie, mais tu n'as même pas daigné faire l'effort de me rejoindre.

— Ah. Excuse-moi. Il est quelle heure là ?

— Sept heures dix. Le p'tit déj' est prêt. Viens. »

Elle m'embrassa sur le coin des lèvres puis retourna à la cuisine. Mon regard s'attarda sur ses fesses bombées qui se déhanchaient avec grâce et sa chevelure d'or qui se balançait de gauche à droite en cadence. Si je pouvais lui reprocher une chose depuis que nous nous fréquentions c'est son esprit trop scientifique qui le menait à nier, parfois de manière si virulente que je trouvais cela triste plus qu'énervant, toute forme de magie. En ce point, elle était mon opposé radical. Elle niait tout ce qui pour elle ne pouvait s'expliquer de manière rationnelle. Mais elle m'allait. Elle était ce qu'il me fallait, je crois. Je rêvais et elle faisait le reste. C'était parfois l'objet de nos disputes, un peu comme dans tous les couples où les manies de l'autre, avec le temps, peuvent vous sembler de moins en moins supportables. Mais la plupart du temps, on se complétait à merveille.

J'humectai mes lèvres avec ma langue, puis j'allai la rejoindre.

La navette qui faisait la jonction entre l'île de Brémont et le port de Roch-sur-Mer partait à huit heures et sept minutes. Elle faisait le trajet en douze minutes en temps normal, ce qui me laissait le loisir de me poser une vingtaine de minutes au café de La Goélette autour d'un bon café noir et de mon journal. Parfois, Nathalie, une collègue, venait me rejoindre et nous partions ensemble au boulot. J'aimais beaucoup Nathalie. C'était la seule personne avec qui j'avais noué un lien important dans la région depuis mon retour. Sa compagnie le matin était agréable, mais j'avoue qu'un peu de solitude ne me déplaisait pas non plus. Je m'installais toujours à la même place près de la fenêtre, place qui semblait d'ailleurs m'être réservée. Je n'avais jamais vu, depuis que je fréquentais La Goélette, une autre personne que moi s'asseoir à cette table le matin. J'avais une belle vue sur le port ainsi que sur le paysage formidable de falaises scintillantes qui se dessinaient au loin lorsqu'il faisait beau.

Ce matin-là, ma bonne humeur s'envola bien vite lorsque je lus, avec une stupeur qui se mua bien vite en incrédulité, le premier article dans la rubrique fait divers :

#### Découverte macabre dans le port de Roch-sur-Mer

Hier, en fin de journée, le corps d'une prostituée a été découvert dans le canal Saint-Joseph aux abords du port de Roch-sur-Mer par un groupe d'adolescents, élèves du Lycée Canot. « On était en train de se reposer près du canal, quand on l'a vu sur la berge » explique l'un des quatre adolescents, en état de choc. Le rapport du médecin légiste fait état de nombreuses lésions sur différentes parties du corps de la victime, une jeune femme âgée de 28 ans, ainsi que des marques de lacérations. Toujours selon le médecin légiste, les causes du décès seraient l'arrachement du cœur de la victime dont la tête a par ailleurs été décapitée. « Il s'agit d'une affaire sérieuse et toutes les pistes sont envisageables » explique Dominique Jeanne, responsable de l'enquête qui a été ouverte. « Il est plutôt rare de voir une telle horreur dans la région, mais nous serons en mesure d'y faire face et d'arrêter tout suspect. » Un appel à témoins a été lancé. C'est la première victime d'un meurtre en pleine rue qui a été recensée à Roch-sur-Mer depuis le 27 octobre 1987 où un pêcheur enivré avait trouvé la mort au cours d'une bagarre avec un sans abris, qui lui-même s'était retrouvé handicapé moteur des suites de ses blessures.

Une pute. Une pute assassinée de manière ignoble. Je n'en revenais pas. Je n'arrivais pas y croire. Et depuis quand y en avait-il dans cette ville d'abord ? Je n'en avais jamais entendu parler. Mais plus incroyable encore était pour moi la façon dont cette fille avait été découverte.

*« Elle gisait dans le caniveau, affreusement défigurée par mes soins. Et lorsque je m'approchai une ultime fois de son visage déformé par l'horreur et par les coups que je lui avais portés, je constatai que ses yeux gris vitreux qui étaient restés ouverts, tournés vers le ciel semblaient, même sans vie, encore craindre mon courroux. »*

Ces phrases qui me revirent à l'esprit de manière étrangement précise, provenaient du manuscrit de François Pennec. Ce meurtre ressemblait beaucoup à celui qu'il avait décrit dans le premier chapitre de son livre.

Dans tous mes états, je terminai à peine mon café en essayant de chercher d'après mes souvenirs, les corrélations avec les minces informations que donnait La Presse du Tregorrois. Ce jour-là, Nathalie ne me rejoignit pas à la Goélette. Je me dirigeai donc vers l'arrêt de bus aux abords du port. A mon arrivée sur mon lieu de travail, je mis l'histoire de la prostituée de côté pour me concentrer sur la pénible journée de travail qui s'offrait à moi. Je n'attendais que rentrer chez moi, me faire un dîner royal avec ma petite chérie, passer une fin de soirée tout aussi royale en sa compagnie et dormir de tout mon soûl.

Le Martimon démarra à dix-sept heures trente précises. Il faisait un soleil radieux et plutôt chaud, et je pus m'asseoir à l'étage, à l'air libre. Je m'installai à l'arrière du bateau d'où je pouvais profiter de la vue avec l'arrivée sur l'île, ce qui avait toujours eu un effet magique sur moi.

En cette fin de semaine, le bateau était bien fourni. De nombreux touristes armés de leurs grosses valises se rendaient dans la station balnéaire. Ils faisaient vivre l'île, me dis-je. Sans eux, que deviendrait-elle ? Peut-être ressemblerait-elle à ces villes fantômes que l'on trouve aux Etats-Unis. Sans les touristes qui se succédaient toutes les semaines, la vie des quatre-cent résidents de Brémont deviendrait sûrement une parodie de vie, pensai-je. Une flamme éteinte que seule l'arrivée de touristes avec leurs gros sabots, leur insouciance et pour beaucoup leur fric, pouvait raviver et conserver. Il y avait pas mal de monde à l'étage. Je remarquai surtout avec amusement, un homme assis deux rangées devant moi sur la droite et qui lançait des regards dédaigneux et atterrés à un petit groupe de trois jeunes habillés en punk. Il y avait deux garçons et une fille. Ils arboraient des coupes de cheveux aussi déjantées les unes que les autres : la jeune fille les avaient teints en bleu avec quelques mèches brunes et les deux garçons avaient pour le premier une crête imposante, pour l'autre les cheveux coiffés en pics qui le faisait ressembler à un hérisson.

Le bateau alla s'arrêter au quai qui se trouvait à environ un kilomètre du port de l'île. La mer était trop basse pour qu'il vienne arrimer au port-même. Le sentier rocheux serpentait entre la rive et une immense falaise. La plage, à cet endroit, autrefois plus étendue jusqu'au pied de l'escarpement rocheux, ne se résumait aujourd'hui qu'à une fine bande de sable à cause du sillon.

Une fois sorti de la navette, je m'engageai sur le chemin, les mains dans les poches tout en prenant garde à mon sac accroché à l'épaule, la tête levée en l'air. J'avançai à pas rapides, doublant les voyageurs telle une voiture de course qui caracole en tête et qui dépasse les retardataires. Le groupe, au départ compact, s'éparpillait au long du sillon que je finis par ouvrir la voie. Des gamins jouaient déjà sur les importants amas de roches, se prenant pour des explorateurs partis à la découverte de terres inconnues ou pour des héros qu'aucun obstacle ne peut stopper ni contre qui aucun méchant ou monstre ne peut résister. J'entendais les voix de leurs parents s'élever de temps en temps, les rappelant à l'ordre et leur exigeant de revenir auprès d'eux tout de suite. Au débouché d'une courbe, le port s'ouvrit enfin à mes yeux. La marée basse découvrait un sable encore humide et vaseux auquel se mêlaient de nombreuses plaques d'algues parmi les trois bateaux de pêches qui s'y trouvaient, semblant n'être que de vieilles carcasses toutes rouillées et laissées à l'abandon.

Sur la gauche, il y avait des habitations que l'on pouvait deviner derrière la verdure fournie. Sur la droite s'élevaient d'immenses falaises boisées sur ce versant qui descendaient en pics. Au centre se dressait le Grand Hôtel, unique hôtel de l'île (mais qui allait dans quelques semaines être concurrencé par un autre, en construction juste à côté). C'était un bâtiment de trois étages à la façade blanche dont les pierres avaient été mises à nu, ainsi que des volets à rabats bleu ciel qui servaient de décoration. C'est là que travaillait Maud, avec sa cruche d'amie.

Après avoir rendu une visite éclair à Maud qui profitait d'un léger creux avant le gros de la soirée qui allait débiter dans quelques petites heures, je montai une petite pente abrupte, avant de prendre à droite sur le chemin qui se divisait en deux ; la voie de gauche menait, en gros, vers le bourg. Nous habitions un pavillon charmant en contrehaut d'une plage de sable fin où nous rendions souvent, surtout à l'époque où nous avions Budy, notre adorable Fox Terrier, qui devait résider aujourd'hui au paradis des chiens, si ce genre d'endroit existe. Cette plage était très propre contrairement à certaines où les algues proliféraient à marée basse à l'image du port. Les paysages qui l'entouraient la rendaient plaisante et elle jouissait surtout d'une quiétude hors du commun car elle était bizarrement peu fréquentée. A croire qu'elle était une sorte de jardin secret dont seuls quelques habitants de l'île avaient la connaissance.

Au retour de Maud, bien plus tard dans la soirée, je l'attendais, assis au piano. Je n'ai jamais su jouer d'un instrument de musique de ma vie, entre autre parce que je suis le genre de personnes

impatientes qui ont tendance à vite se désintéresser de choses dans lesquelles il faut faire preuve de persévérance, d'assiduité et surtout être pris de passion. Maud est tout cela pour le piano. Depuis que je la connais, je l'ai toujours entendue en jouer. Elle fait d'ailleurs partie d'un groupe de jazz qui sévit dans la région et qui a son petit succès.

La soirée que nous passâmes fut des plus agréables et je ne pus m'empêcher de lui parler de ce que j'avais découvert le matin même. Elle parut outrée de la façon dont je lui racontai cette histoire, surtout parce que je ne lui paraissais éprouver la moindre compassion pour cette pauvre jeune femme. Comme je n'avais aucune envie de la contredire et partir dans un débat insoluble et inutile, je lui donnai raison et notre soirée put continuer jusque tard dans la nuit.

C'est trois semaines plus tard que tout recommença. On était le 9 juin et j'avais depuis bien longtemps oublié le cadavre de la prostituée, comme pas mal de monde au demeurant. On ne parlait guère des avancées de l'enquête dans le journal, signe que celle-ci piétinait sûrement. La dernière fois que j'en avais entendu causer, c'était mes collègues qui avançaient sur le sujet leurs opinions, donnant des avis qu'ils voulaient pleins de bon sens alors que je les trouvais grotesques, un peu comme ce crétin de Vincent Buhot. Moi-même, j'avais l'impression que cette affaire resterait non résolue pendant un bon bout de temps et que celui qui avait commis ce crime pouvait se la couler douce encore longtemps.

Le matin du 9 juin, c'est en compagnie de Nathalie, nouvelle âme de l'île de Brémont et qui depuis deux semaines maintenant faisait le voyage avec moi, que le manuscrit me revint à l'esprit. Nathalie était une jeune femme adorable avec qui on pouvait parler de presque tout. Avec les années, cette alchimie qui vous fait passer de simples amis à amis très proches s'était créée entre nous deux. L'une de nos activités préférées qui était, depuis deux semaines qu'elle venait sans jamais se dérober prendre le café à la Goélette, devenue un rituel, était de commenter en plaisant les informations générales du journal du jour. Chacun notre tour, nous sélectionnions un article de notre choix, de préférence dans les informations locales. Ce matin-là, ce fut Nathalie qui commença. Elle me lut un sordide article qui parlait de la découverte d'un corps retrouvé la veille au soir dans les filets d'un bateau de pêche au large de l'île de Brémont.

« Fais voir ça, m'exclamai-je, en lui arrachant presque le journal des mains.

— Eh ! Calmos Sylvain ! Qu'est-ce que tu as ? »

A la lecture de l'article, je pâlis un peu plus.

« Tu te sens bien ? me demanda Nathalie, qui était intriguée par ma soudaine attitude.

— Comme dans le manuscrit, grommelai-je.

— Quoi ?

— Je crois qu'il faut que je prenne l'air. »

Je me levai brusquement, et sortis du bar-café aussi vite que si je m'apprêtais à vomir mon petit-déjeuner, laissant Nathalie et mon café encore fumant derrière moi. Elle me rattrapa avec mon blouson, alors que je me dirigeais tête baissée vers l'embarquement, une boule grosse et lourde comme un boulet de canon dans le ventre, l'esprit assailli de doutes et de questions.

« Qu'est-ce qui se passe Sylvain ? Pourquoi as-tu réagi comme ça ?

— Désolé Nathalie... c'est... il faut que je vérifie quelque chose... c'est personnel... je peux pas t'expliquer... il faut que je rentre... vraiment.

— Tu veux que je t'accompagne ?

— Non ça ira, je te remercie Nat. »

Elle me regarda droit dans les yeux, inquiète.

« Je t'assure, tout ira bien, insistai-je.

— OK... je t'appelle tout à l'heure. »

J'étais si déconcerté que je faillis bien enfoncer la porte d'entrée que je n'arrivais pas à ouvrir ; ma main n'arrivait pas à trouver le trou de la serrure. Cette foutue clé : j'étais si agité que je faillis bien la tordre dedans. Je claquai la porte et me précipitai, les jambes flageolantes, dans mon cabinet de travail où devait se trouver le manuscrit. Tiroir du milieu. Je tirai si fort qu'il se déboîta du bureau et tout son contenu s'éparpilla sur la moquette. Je poussai des jurons de rage et m'agenouillai après avoir posé le tiroir, désormais vide, sur la table. Il y avait des tas de papiers dispersés sur le sol, parmi lesquels de vieux dessins que j'avais faits enfant, des billets de matches de football et des places de concert que

j'avais rangés avec soin ; des vieilles photos de classe et même le poster écorné et décoloré par les rayons du soleil d'une actrice que je vénérâis à l'époque et avec qui je rêvais de faire ma vie. Il y avait aussi un sac de billes en verre, une figurine de plomb qui avait rouillé, autrefois entreposée dans une vieille boîte de stylo-plume en métal. Mais pas de manuscrit.

Je frôlais la frénésie. J'étais *certain* de l'avoir posée là-dedans la dernière fois où... en fait je ne me souvenais pas de la dernière fois où j'avais vu le manuscrit.

« Ce n'est pas possible ! » criai-je comme pour me convaincre de ce que je disais.

Je courus dans le salon, et avec des gestes effrénés, je commençai à fouiller la pièce de fond en comble. Les coussins des canapés volèrent les uns après les autres, mais je n'y découvris que de vieux papiers d'emballage pour la nourriture, un stylo bille et deux feuilles d'essuie-tout usagées. Je regardai alors sous les sofas et le fauteuil et ne trouvai que ma paire de chaussons et quelques pièces de monnaie au milieu des cotons de poussière. Je vérifiai sur la table basse, entre les encyclopédies, les magazines et les quelques beaux livres sur la région bretonne, mais le résultat ne fut plus concluant.

Exténué, je me laissai tomber sur le canapé et j'essayai de recouvrer un semblant de logique dans mon esprit. « *Comme dans le livre* » était la seule phrase qui me venait. C'était la deuxième fois que cette « drôle » de coïncidence se produisait. Les images du corps décharné de la prostituée et de l'homme avec des bestioles marines collées sur sa peau livide, recouvert d'un vieux filet de pêche qui lui moulait le corps, m'assaillirent alors. Tels des zombies, ils avançaient vers moi, le visage déformé par la souffrance, et une odeur pestilentielle me prit les narines. Une odeur d'égout et de poisson avarié ; une odeur de mort. J'ouvris les yeux. Je regardai ma montre et vis qu'il était dix heures et quart. Il fallait que je sorte. Autrement j'allais devenir fou. Je sentais que j'allais craquer.

Au moment où je passai la porte, j'entendis un chuchotement à l'intérieur de la maison. Je me figeai sur place et tendis l'oreille. Rien. Je tressaillis lorsque j'entendis le téléphone sonner depuis le salon. Je me précipitai pour aller décrocher. C'était Nathalie qui venait prendre de mes nouvelles. Je lui assurai que tout allait pour le mieux et que je me reposais. Je ne sais pas si elle sentit que le timbre de ma voix révélait une toute autre vérité, mais elle n'insista pas.

Je poussai un soupir. Moi qui détestais passer pour un original, j'étais servi.

Des chuchotements à nouveau. Plus forts cette fois. Je me figeai sur place. Ils continuaient. Je les entendais très bien mais ils m'étaient incompréhensibles. A la fois assez forts pour que je les perçoive comme on entendrait quelqu'un parler à côté de soi, mais si faibles qu'ils me semblaient n'être que de lointains murmures emportés par une tempête.

Je crus comprendre qu'ils provenaient de mon bureau. Je m'y dirigeai à pas lents et prudents. Je passai prendre un long couteau de cuisine que j'utilisai d'habitude pour couper de gros morceaux de viande, au cas où. Je commençais à être trempé de sueur et des picotements désagréables m'assaillaient de partout.

C'est là que je le vis pour la première fois. Au milieu du couloir, devant mon bureau, des yeux d'un blanc solaire à la forme ovale qui me fixaient, menaçants. L'être qui se dressait devant moi était enrobé d'une épaisse fumée. Une sorte d'être nébuleux. C'était une forme qui n'avait en apparence rien d'humaine mais qui pourtant me paraissait en être une, aussi fou que cela puisse paraître. Je reculai de plusieurs pas, pris dans un étau de terreur, puis je me sentis comme bloqué par un mur invisible. L'être brumeux s'approcha de moi, lentement, flottant dans les airs comme un linge par porté par un vent fort. La masse sombre, déjà imposante, semblait s'accroître et je lâchai mon arme de fortune, tentant de me recroqueviller. Une voix grave qui me parut familière provint de la masse sombre. A l'entendre, je me raidis encore un peu plus.

« Qui es-tu ? » criai-je.

Pour toute réponse, apparut alors le manuscrit du « corps » de l'être nébuleux. Les premières pages étaient noircies comme si elles avaient été brûlées. Elles sentaient le soufre.

« Prends-le Sylvain. Ouvre-le. Lis ce livre et ne crains rien. Il ne peut rien t'arriver. »

J'étais comme envoûté par cette voix et ces yeux qui m'envoyaient des ondes quasi-hypnotiques et mes dernières défenses me lâchèrent. Je tendis le bras et le livre vint s'emprisonner, comme un insecte dans une toile d'araignée, entre mes mains moites, tremblantes et pourtant plus puissantes que jamais. Puis je décolai du sol. Je flottais à mon tour. J'atterris à la table de la cuisine et repris ma lecture là où quelques semaines plus tôt je l'avais laissée.

Lorsque j'émergeai de mon sommeil, l'horloge de grand-mère indiquait dix-huit heures trente. Maud qui ne travaillait pas ce soir-là, était en train de siroter, assise devant moi, un café au lait.

« Où est-il ? m'écriai-je tout en cherchant frénétiquement autour de moi.

— Quoi ? demanda Maud. De quoi tu parles ?

— le manuscrit Bon Dieu ! Il est où ?

— Sous tes yeux, idiot. »

Je baissai la tête et vis le manuscrit, refermé, la couverture carbonisée laissant deviner le nom de mon aïeul, ainsi que le titre du livre mais dont les caractères n'étaient pas tous lisibles.

« Pourquoi t'es si nerveux Sylvain ? reprit Maud. Y a quelque chose qui ne va pas ?

— Il... T'as vu qu'il y avait eu un autre mort dans le journal ? Il a été repêché au près de l'île.

— Ouais, j'en ai entendu parler aux infos. Pourquoi ?

— C'est dedans.

— Comment ça « dedans » ?

— Mon arrière-arrière-grand-père l'a raconté dans son histoire.

— Mais bien sûr. Ecoute, tu m'as déjà raconté ça l'autre jour avec la prostituée. C'est drôle une fois, pas deux.

— Tu ne m'as pas cru l'autre fois ?

— Si. Et moi aussi j'ai trouvé ça amusant. Mais c'est bon là. Tu crois quoi Sylvain ? Que ce manuscrit écrit il y a plus d'un siècle est capable de... de prédire des meurtres, c'est ça ?

— Ça va plus loin Maud. Si seulement ce n'était que ça.

— C'est bon Sylvain. Arrête. Quand je suis revenue cet après-midi, je t'ai trouvée en train de dormir sur la table de la cuisine. T'es surmené ou quelque chose comme ça.

— Pourquoi pas barge pendant que t'y es ?

— T'es revenu du boulot quand aujourd'hui ?

— je n'y suis pas allé. Je me sentais mal à cause...

— Il vaut mieux que tu te reposes encore mon cœur.

— Ça va, j'ai compris. Laisse-moi tranquille. »

Je ne trouvais pas le sommeil cette nuit-là. Je gardais les yeux fixés sur les stries de lumière que diffusait la lune à travers les volets de la chambre. J'avais peur. A côté de moi, Maud dormait d'un sommeil lourd. Elle s'était blottie contre moi. Malgré ma fureur envers elle, je ne voulus pas faire chambre à part ou me dégager de son étreinte. Elle me rassurait et m'apaisait parce qu'elle était bel et bien réelle. Je sentais sa chaleur, sa respiration calme, lente et régulière qui était à chaque expiration un filet frais sur mon torse nu. J'aurais voulu arborer un sourire béat comme un adolescent qui vient de le faire pour la première fois, mais ça ne suffisait pas. Contre ce que j'avais vu, rien ne pouvait être assez puissant. Rien ne pouvait me protéger.

*Prends-le Sylvain. Je te le demande. Ouvre-le. Lis ce livre et ne crains rien. Il ne peut rien t'arriver.*

*Ouvre-le. Lis ce livre. Il ne peut rien t'arriver.*

*Il ne peut rien t'arriver.*

Mais les autres ? Tous les autres. Ils étaient à la merci de ce manuscrit. Et c'est moi qui commanditais leur mort. Le manuscrit m'apparaissait au grès de sa volonté, de ses pulsions et moi j'étais relégué au rôle d'un tueur à gage qui exécute ses victimes selon les contrats qu'il reçoit. Et tout ça était écrit par un membre de ma famille. Le sang d'un meurtrier sanguinaire coulait dans mes veines. Le sang de Diable en personne. Car qui donc pouvait créer une chose si horrible et surnaturelle sinon le Diable lui-même ? Que pouvais-je donc faire pour que tout cela s'arrête enfin, pour que ce cauchemar finisse en douceur et sans vague, comme qu'il avait commencé ? Je ne pouvais imaginer qu'une fin douce me vienne en aide. Je me retrouvais prisonnier d'un mauvais rêve, d'un *bad trip* comme on appelle ça de nos jours. Et ce *bad trip* me donnait l'impression de me retrouver sur le bord d'une fenêtre au cinquantième étage d'un immeuble près à me lancer en pensant que je sais voler. A la différence près que j'étais conscient de ce qui m'arrivait et comble de mon malheur, Maud commençait à me prendre pour un dingue. Un dingue, bien sûr. Que pouvais-je donc être d'autre à ses yeux en lui racontant que je lis un manuscrit écrit il y a un siècle et frappé d'un sortilège meurtrier ? Qu'il tue des gens qui n'ont rien fait pour mériter cela ? Qui pouvait donc y croire d'ailleurs ?

Le sommeil commença enfin à me gagner et une seule phrase me revenait : *Lis ce livre et ne crains rien.*

Je rejoignis Nathalie le lendemain matin devant le Grand Hôtel où elle m'attendait, fixant le large qui s'étendait devant elle à perte de vue. Elle était toujours élégante, habillée d'un long imperméable écru et coiffée d'un bonnet de laine rose. Lorsqu'elle me vit, elle me fit un sourire inquiet et s'approcha de moi, faisant claquer ses talons sur le pavé du petit port.

« Ça va mieux Sylvain ? s'enquit-elle. T'es encore pâlot.

— J'ai un problème Nat. Un sérieux problème. Mais je ne suis pas sûr de pouvoir te le dire sans passer pour un taré qu'il faut envoyer à l'asile au plus vite. Je dis ça surtout quand je vois que Maud elle-même est à deux doigts de penser ça. Pour l'instant elle met ce qu'il m'arrive sur le compte de la fatigue. La fatigue, tu parles. Ce serait tellement mieux. Une grosse fatigue qui me clouerait au lit pendant une bonne semaine. Ou alors une bonne chiasse qui me ferait élire domicile sur le trône quelques jours pour après repartir du bon pied et continuer une vie normale rythmée par mes lectures, ma haine de la télé, mon horreur des amis de ma femme et la joie de travailler avec une nana comme toi...

— Stop ! Sylvain, stop ! m'ordonna Nathalie. Dis-moi ce qu'il t'arrive. »

Elle prit ma main entre les siennes pour essayer de me calmer et ajouta :

« Je te prendrai pas pour un cinglé. Promis. »

Personne ne dit rien jusqu'à ce que nous nous installions à La Goélette à nos places habituelles. Nathalie était pensive et semblait déroutée. Quant à moi, je regrettais déjà de lui avoir raconté toute cette histoire.

« Alors, tentai-je en changeant de sujet, rien d'intéressant à commenter dans le journal ce matin ?

— Non, je ne vois pas.

— Tu n'y crois pas et tu me prends pour un dingue, pas vrai ?

— Tu admettras que c'est fou Sylvain.

— Je sais.

— Il faut que tu me le prouves.

— Ouais. »

Ce matin-là, il n'y avait certes rien d'original et de marrant à commenter comme nous avions l'habitude de le faire, mais toutefois, c'est au retour que je me rendis compte qu'il y avait tout de même quelque chose. Il y avait deux nouvelles dans le journal. Le vent s'était levé. La soirée était fraîche ; le temps s'assombrissait. Nous nous étions installées à l'intérieur de la navette dans un coin près d'une fenêtre et nous pouvions observer à loisir les vagues se déchaîner sur la côte. Je pris la Presse du Tregorrois dans le sac de Nathalie et buttai avec horreur sur la seconde page : le premier article relatait un terrible accident de voiture qui s'était produit aux abords de Roch-sur-Mer et dans lequel avaient péri huit personnes. J'étranglai un cri de frayeur. Nathalie tourna brusquement la tête vers moi, surprise :

« Ça va pas ? »

Je ne répondis pas, ignorant sa question et continuai de tourner, fébrile, les pages du quotidien. Et un second article m'interpella dans la rubrique faits divers. Il présentait le suicide d'un commerçant qui tenait une boutique dans la même rue où nous travaillions. Je glapis et commençai à me tortiller sur mon siège, pâle comme un malade en mer.

« Il y en a deux, réussis-je à dire enfin. Ils étaient tous les deux dans ce putain de manuscrit, Nathalie ! Bon Dieu, tremblai-je.

— Qui ça ?

— Un accident de voiture sur la départementale 132 et M. Pasquet, le type qui tient le salon de coiffure en bas de la rue, qui s'est suicidé !

— Oh mon dieu ! Mais...

— C'était dans le manuscrit tout ça Nathalie ! Je l'ai lu pas plus tard qu'hier !

— ...

— Ecoute. Viens chez moi. Je vais te le montrer. »

Maud n'était pas là quand nous arrivâmes. Je fouillai du regard le salon. Le manuscrit n'était nulle part. Je me précipitai dans la cuisine, puis je me dirigeai vers mon bureau, affolé. Au moment où je m'apprêtais à nouveau à fouiller dans mes tiroirs, la voix de Nathalie m'interpella depuis le salon. Elle venait de le découvrir sur la table basse du salon. Lorsque j'arrivai, elle était assise sur le canapé en train de le feuilleter et elle s'arrêta au passage que j'avais lu de force la veille au soir. Je m'assis à côté d'elle, silencieux, ne cessant de la regarder, anxieux. Elle était concentrée, plongée dans sa lecture et je

voyais qu'elle blêmait à mesure qu'elle avançait dans le récit. Elle referma le manuscrit et me regarda :

« C'est incroyable, me dit-elle.

— Tu veux dire effrayant plutôt, non ? »

Un grésillement se fit entendre, comme si quelque chose était en train de brûler. Nathalie lâcha le manuscrit en poussant un petit cri et fixa ses mains noircies par les brûlures. Le crépitement s'étouffa. Au bout d'un moment, elle ramassa le manuscrit avec prudence.

« Sylvain...

— Quoi ?

— Le manuscrit... il est à ton nom.

— Hein ?

— Regarde la couverture... C'est ton nom qui est inscrit !

— Mais... Il n'y a pas de nom dessus. Elle est cramée !

— Tu la vois cramée toi ? Elle est rouge et c'est ton nom dessus. C'est ce que je vois, moi. »

Maud revint sur les coups de vingt-deux heures. Nathalie était partie depuis longtemps et je méditais sur le canapé, immobile depuis des heures, regardant le manuscrit en chien de Fayence. J'avais allumé un feu de cheminée. J'avais étrangement froid, comme si on était en plongé dans un hiver rigoureux en plein mois de juin. Maud vint m'embrasser.

« Ça va pas ? T'as l'air bizarre.

— Non, je vais très bien, rassure-toi.

— C'est pour ça que tu fais marcher la cheminée alors qu'il fait encore vingt degrés dehors. Qu'est-ce qui cloche chez toi en ce moment ?

— C'est juste... Y a encore eu des morts la nuit dernière et...

— T'es encore avec ce truc ? s'écria Maud en montrant le manuscrit du doigt.

— Oui et alors ? Tu crois que ça me fait plaisir de l'avoir sous mes yeux à moi aussi ?

— Et bien dans ce cas, rien de plus simple ! »

Elle prit le manuscrit, puis le jeta dans la cheminée.

« Bon Dieu, mais qu'est-ce que tu fais ?

— Au moins, il ne t'emmerdera plus, et moi non plus. Tu vas arrêter de délirer et on va pouvoir reprendre une vie tranquille. Voilà. »

Je regardai le feu de cheminée qui s'était épaissi, les flammes léchant le haut du tunnel, dévorant le manuscrit qui était désormais invisible. Maud monta s'enfermer dans notre chambre. J'allais devoir passer la nuit seul sur le canapé. L'envie d'aller sonner chez Nathalie me prit. Elle était la seule qui me croyait et me comprenait. Mais pensées se stoppèrent lorsque je remarquai que le feu s'était soudain éteint dans un souffle. Je m'approchai de la cheminée et l'observai. Les bûches de bois ne rougeoyaient même plus. Seules des volutes de fumée traçaient des sillons montant dans le tunnel de la cheminée. C'était comme si on avait lancé un saut d'eau pour l'éteindre. Et parmi les bûches carbonisées et fumantes, il y avait le manuscrit. Il était intact. Je le sortis de la cheminée. Il était froid.

Soudain, il s'ouvrit. Les pages défilèrent à une vitesse phénoménale jusqu'à un nouveau chapitre. CHAPITRE 13 était écrit sur l'en-tête avec comme titre, un mot simple : NATHALIE. Je poussai un cri de terreur tout en étant poussé par une force incroyable vers le canapé.

La voix de François Pennec retentit et semblait provenir du manuscrit lui-même.

« *Bonsoir Sylvain. Comment vas-tu ce soir mon petit ? Tu te sens mieux après t'être confié à ta petite copine Nathalie ? Allez, pour fêter le partage de notre petit secret, tu lirais bien un peu, hein ? Allez, un petit effort. Je te promets que cette fois-ci tu te souviendras de tout.* »

J'essayai de fermer mes yeux et de tourner la tête pour échapper à une nouvelle monstruosité mais celle-ci se braqua, mes paupières s'ouvrirent et mes bras se levèrent et restèrent crispés à hauteur de mes pupilles. J'avais l'impression d'être paralysé et je fus pris d'une douleur alarmante qui afflua dans mes veines comme si elles étaient enflammées.

Je me mis à lire.

Le vent siffle comme un dément ici au bord de la falaise. Je tiens ce foutu manuscrit collé contre ma poitrine comme s'il était un objet d'une valeur infinie à mes yeux. La mer est noire et agitée ; mais c'est à peine si on distingue la mousse des flots. Le temps est vraiment mauvais. C'est dommage,

parce qu'on ne peut qu'à peine distinguer les petits îlots alentours qui se dessinent dans la nuit comme d'immenses masses sombres et mystérieuses. Au clair de lune, ils deviennent des paysages fantastiques dont les reliefs dessinés par leurs ombres sont inquiétants. Ceux-là mêmes qui s'embrasent de mille feux lorsque le soleil mourant vient les éclabousser de ses derniers rayons. Mais on ne voit pas la lune et je pense qu'il pleuvra d'ici l'aube.

J'ai envie d'appeler cette nuit celle des premières fois. C'est tout d'abord la première fois, depuis que je sais qu'*Il* est maléfique, que je me sens bien dans mes pompes, presque apaisé. Ce n'est pas ce que je ressens ni ce qui s'est passé il y a quelques heures qui me donnent cette impression, mais plutôt ce lieu en lui-même. Le bruit ravivant des vagues qui l'une après l'autre viennent mourir sur le bord de la plage sur la gauche ou se casser sur les flancs de la falaise sous mes pieds. Elle fait bien sa centaine de mètres de haut. Je m'étais rarement approché aussi près du bord. Un coup à donner le vertige.

Je me souviens de m'y être rendu deux autres fois ici, en fait : la première avec mon père, un matin ; je ne devais pas avoir plus de huit ans. Il avait voulu me montrer à quel point l'aube était formidable, parce qu'il pensait que les jeunes de nos jours n'avaient plus le goût à rien, aux choses simples de la vie et de la nature. Et ce matin-là, il m'avait expliqué des tas de choses. Des faits simples que tout gamin de huit ans est à même de comprendre et des choses qui me semblèrent sur le moment plus floues, mais qui me servirent plus tard. La deuxième fois que je me rendis au bord de cette falaise, ce fut lors de l'enterrement de Peyo, le chien de Lucie, ma petite voisine de l'époque. Il était mort de vieillesse alors que Lucie et moi n'avions pas plus de onze ans. Lucie avait tenu à l'envoyer dans l'océan parce qu'elle disait que Peyo aimait la mer. Et comme on n'avait pas pu (ni voulu) le brûler pour recueillir ses cendres, nous décidâmes de le mettre dans une grosse boîte en carton qu'on avait scotchée et dans laquelle on avait percé des trous pour qu'elle coule une fois dans l'eau. On avait peint le cercueil en noir, dessiné une croix blanche sur le dessus et inscrit en lettres d'or le nom du chien. Ce fut le seul enterrement auquel j'ai assisté dans ma vie.

Cette nuit est aussi la première fois où je n'ai pas perdu connaissance, ou été plongé dans un sommeil profond après avoir lu des pages du manuscrit. J'ai vu comment ça fonctionne. J'ai assisté à la mort d'une nouvelle personne. Une mort dont j'ai la certitude d'être la cause, plus que jamais. Le manuscrit m'a fait suivre les pas du narrateur et les images se formaient peu à peu, de plus en plus précises jusqu'à ce qu'elles envahissent mon entourage. C'était comme si j'avais intégré le livre où si le livre s'était intégré à la réalité. Je pouvais évoluer dans un décor qui n'était plus celui de mon foyer, mais la maison d'une jeune femme. Je me trouvais posté devant une fenêtre et voyais cette femme de dos, installée devant son ordinateur en train de naviguer sur l'internet. Elle ne semblait pas se rendre compte de la menace que je représentais pour elle. Je m'avançai vers elle, et lui enfonçai une dague d'âge ancien dans le cœur. Je me rendis alors compte que c'était Nathalie que je venais de tuer. Je me suis ensuite retrouvé dans mon salon encore tout chamboulé. Le manuscrit était entre mes mains tremblantes. Il me grimaça un sourire, puis s'évapora. Je passai à toute vitesse mon caban et mon écharpe, puis me ruai chez Nathalie. La porte de sa maison était ouverte. Je la trouvai étendue sur le sol, près de sa chaise, son ordinateur encore allumé sur la page d'un site d'achat en ligne. Morte. La dague était restée plantée dans son cœur dont le sang s'était répandu sur le sol. Horrible tâche rouge sur sa poitrine. Puis je remarquai que le sang se résorbait, comme s'il était aspiré. Et je voyais qu'en même temps la dague plantée en son cœur s'éjectait et commençait elle aussi à disparaître. Sans savoir pourquoi, je me ruai sur la dague et réussis à la prendre dans mes mains. Je la retirai avec vigueur du cœur de mon amie en fermant les yeux de dégoût et de tristesse. La dague cessa alors de disparaître, mais lorsque je regardai l'endroit où elle avait été plantée, le trou n'était plus qu'un mince filet de sang qui finit par résorber comme s'il n'avait jamais été. Puis doucement, d'autres éléments commencèrent à se mettre en place. C'était la mise en scène de la mort de Nathalie qui se dessinait sous mes yeux. Je tenais la dague toujours horrifié et c'est alors que me vint une idée. Et j'eus l'impression pour la première fois de comprendre comment tout ça fonctionnait vraiment. La dague était ce qui tuait toutes ces pauvres victimes. Je lisais, elle les assassinait (peut-être même était-ce moi qui guidait cette dague durant ma période d'inconscience) et lorsqu'ils étaient mort, se mettait en place une mise en scène : un accident de voiture, un meurtre ignoble, un suicide. Je venais d'attraper la chose qui les tuait tous.

Oui, je pense avoir trouvé la faille.

C'est pour cela que je me trouve ici maintenant. J'ai peur que si je ne tente rien dès cette nuit, je ne pourrais jamais plus rien faire et mon calvaire continuera je ne sais combien de temps encore. J'ai la

trouille, mais je suis déterminé. Je détiens la clé et je ne vois pas grand-chose d'autre qui puisse en finir. La dague est la clé. Et je sens qu'*Il* le sait lui aussi. Le manuscrit me brûle les doigts. Je ne pourrai plus tenir bien longtemps. Il faut faire vite. Je ne sais pas si ma mort est nécessaire dans cette affaire mais j'ose croire que si je me plante cette dague dans le cœur tout en traversant le manuscrit par la même occasion et que je me jette du haut de cette falaise dans la mer, tout finira. Je crois que nous sommes tous les trois liés. Et seule l'union dans la mort sera signe de la fin de ce cauchemar.

J'aurais bien voulu voir la lune briller une dernière fois. Je me serais pris alors à imaginer que je volais vers cette belle astre blanc lumineux. Je me serais imaginé en train de fuir tout cela. Fuir pour trouver la paix. Et revivre.

Mais il n'y avait pas de lune et je sais aussi bien voler que je sais parler l'hindou. Alors je regarde vers le bas. J'entends la mer. Cette mer qui m'a toujours fait rêver. J'écoute les vagues qui viennent s'abattre sur le récif, plus puissantes et déchaînées que jamais. La tempête monte. Et une seule chose me vient à l'esprit alors que je ferme mes yeux emplis de larmes et lève ma main droite qui tient la dague alors que mon autre main tient fermement le manuscrit brûlant au niveau de mon cœur, avant d'en finir et de faire le grand saut : espérons que ça marche. Espérons que ce cauchemar soit fini à tout jamais. Espérons.

Août 2007

H.S